

Le miracle du Havre

Le Havre d'Aki Kaurismäki, Finlande-France-Allemagne, 2010,
93 minutes

Jacques Kermabon

Number 153, September 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65069ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (2011). Review of [Le miracle du Havre / *Le Havre* d'Aki Kaurismäki, Finlande-France-Allemagne, 2010, 93 minutes]. *24 images*, (153), 41–41.

Le Havre d'Aki Kaurismäki

Le miracle du Havre

par Jacques Kermabon

Il n'est pas rare que des cinéastes européens perdent un peu de leur âme en s'éloignant de leur terre natale¹. En prenant pour titre *Le Havre*, ville de son tournage, Aki Kaurismäki a parfaitement réussi la transplantation de sa palette aux verts et rouges patinés, de son théâtre à l'humour laconique. Kaurismäki est de partout et de nulle part. La trame de son récit pourrait se dérouler dans n'importe quelle autre ville occidentale frontalière, là où échouent les migrants interpellés par la police ou les douanes. Kaurismäki s'amuse en plus à brouiller les pistes temporelles. Si la situation dramatique repose sur la situation toute contemporaine des migrants clandestins, les véhicules des personnages principaux accusent les années soixante-dix. On aperçoit une affiche du cirque Fratellini avec le prix en euros, mais on fume dans les bistrotts. Faisant un bras d'honneur aux conventions, Kaurismäki réinvente un monde aux couleurs de la fraternité, un monde où les quelques commerçants et habitants d'un quartier s'unissent pour empêcher l'arrestation d'un gamin africain, où un officier de police désobéit aux ordres pour sauver l'enfant du risque d'être interné dans un camp de transit. Tout n'est pas rose, il y a bien un voisin délateur, l'argent qui vient à manquer pour payer le passeur qui emmènera l'enfant en Angleterre pour y rejoindre sa famille, la maladie fatale qui s'abat sur la femme de Marcel Marx, le « héros », écrivain qui a remis ses ambitions et est devenu cireur de chaussures. Elle s'appelle Arletty (irrésistible et irremplaçable Kati Outinen) et lui mitonne des petits plats à la hauteur des maigres revenus qu'il ramène à la maison.

Un petit métier, le prénom Arletty sont autant de clins d'œil au réalisme poétique. Si la formule, pas si facile à définir, ne circonscrit qu'imparfaitement une période du cinéma français, elle semble tout inventée pour décrire les comédies mélodramatiques enchantées de Kaurismäki. De son côté, l'auteur qualifie son film de « conte semi-réaliste ». Qu'importe l'étiquette pourvu que le charme opère.

Certes, on s'amuse des petits signes parsemés çà et là – le responsable du camp de transit a une petite moustache à la Hitler, nous sommes au Havre et le commissaire (impeccable Jean-Pierre Darroussin) s'appelle Monet –, mais la grâce du film tient à la maîtrise d'une écriture sans graisse, à la « grammaire » parcimonieuse, qui s'affirme avec un art consommé de la netteté et de la litote. L'interprétation est au diapason de la rigueur des cadres, au bord de la raideur, à la fois frontale et laissant flotter des sous-entendus. Quelle que soit la situation dramatique, satisfaction, espoir, drame, les personnages ne se départent pas de l'*understatement* de ces êtres qui ont déjà affronté bien des affres du destin. Pas de déchirement ni de larmes, pas de rires non plus, tout se joue *mezzo voce* et cette dignité n'en est que plus poignante et plus drôle. L'humour des réparties n'y contribue pas pour rien. Marcel, attablé à un restaurant, commande une omelette nature et, constatant qu'il n'a vraiment plus beaucoup d'argent en poche, ajoute « avec un seul œuf ». Il ne s'appelle pas Marx pour rien ; les contraintes économiques pèsent, mais ne sont jamais source de ressentiment. L'esprit de résistance n'est pas non plus habité par



l'espoir d'un monde nouveau. Il faut ruser, trouver des solutions au présent, forcément provisoires. La somme que demande le passeur pour conduire le petit Africain en Angleterre est exorbitante. L'idée vient à ceux qui aident l'enfant d'organiser un concert de soutien avec un vieux rocker du coin, Little Boy, lequel refuse de chanter car il est brouillé avec sa compagne. Dans une autre économie narrative, ce ressort aurait été étiré. Là, l'affaire est réglée promptement par Marcel qui organise la réconciliation dans un café. La saveur de la scène tient à la fois de l'émotion de ce rabibochage amoureux, de la distance provoquée par la vague maladresse de comédiens qui n'en sont pas et de la transformation arbitraire de la lumière à la naïveté revendiquée qui éclaire les protagonistes une fois qu'ils se sont redit leur amour. Les amateurs de Little Boy ont en plus le plaisir de voir à l'écran le chanteur rock dans son propre rôle puisque le concert a lieu. Moment incontournable des films de Kaurismäki, ces prestations sont filmées sans interrompre les chansons. Le réalisateur finlandais considère d'ailleurs *Le Havre* comme le Memphis français et « Little Bob, affirme-t-il, connu aussi sous le nom de Roberto Piazza est l'Elvis de ce royaume tant que Johnny Hallyday reste à Paris ».

Nous sommes si bien dans ce conte reconfortant aux émotions simples, aux effusions contenues, dans ce monde où la pauvreté n'empêche ni l'élégance ni la dignité, où la morale et la solidarité savent vaincre la loi, où la vie parfois réserve des miracles. La ville du Havre n'a jamais aussi bien mérité son nom. 

Finlande-France-Allemagne, 2010. Ré et scé. : Aki Kaurismäki. Ph. : Timo Salminen. Mont. : Timo Linnasalo. Son : Tero Malmberg. Décors : Wouter Zoon. Int. : André Wilms, Kati Outinen, Jean-Pierre Darroussin, Blondin Miguel, Elina Salo, Evelyne Didi, Quoc Dung Nguyen. 93 minutes.

1. Nous conservons un souvenir mitigé de *La vie de bohème*, tourné en banlieue parisienne, sorti en 1992 avec déjà André Wilms dans le rôle de Marcel Marx.